fluence de cette dichotomie, bien que leur analyse textuelle n'ait pas mis pleinement en évidence son emprise.

J'ajouterai que ce livre fait appel à une méthode quasi rétrograde qui, je l'espère, n'offusquera pas trop mes collègues historiens de la science. Il procède essentiellement — et l'ouvrage de Rossi (1984) en fournit un parfait contre-exemple — d'un choix taxinomique restreint. La découverte du temps profond n'est pas le seul fait de trois penseurs britanniques (et si je les mets à contribution, c'est uniquement pour dissiper « de l'intérieur » le mythe qui les entoure). Qui plus est, j'ai suivi la méthode passée de mode, et dont on connaît les limites, de *l'explication de textes* *. Cet ouvrage est une analyse serrée de la charpente logique dans les premières éditions de trois documents qui ont fait école dans l'histoire de la géologie. Je ne soutiendrai pas que ce procédé de myope puisse se substituer à l'histoire véritable, et cela d'autant moins que c'est d'une stratégie opposée, celle de l'analyse élargie et de l'étude des contextes sociologiques, qu'ont découlé les plus grands progrès contemporains dans notre intelligence de la science. J'ai une profonde admiration pour le travail accompli, et je n'aurais jamais été en mesure de concevoir ce livre sans la lumière des horizons que cette méthode élargie nous a ouverts à tous. Je comprends parfaitement qu'on ne puisse saisir la démarche de Burnet en dehors du contexte de l'Angleterre à l'époque de la Glorieuse Révolution (survenue entre les dates de publication de ses deux traités sur le passé, puis sur le futur de la Terre), et moins encore si l'on ne sait rien des batailles qui l'opposèrent aux chiliastes dogmatiques de son temps (pour qui le Christ reviendrait régner pendant les mille ans qui précéderont le Jugement dernier). Je considère aussi que discuter de James Hutton sans tenir compte de ce qu'était Édimbourg à l'époque de David Hume, d'Adam Smith et de James Watt revient à peu

* En français dans le texte. (N.d.T.)

près (pour rappeler l'histoire d'un autre Écossais) à arracher avant terme un enfant du ventre maternel.

Il n'en reste pas moins que la bonne vieille *explication de texte* me semble avoir quelque vertu. Les sources sociologiques et psychologiques d'un écrit sont multiples, et expliquent les raisons pour lesquelles celui-ci voit le jour, épouse telle conception du monde plutôt que telle autre. Mais les œuvres d'une authentique grandeur possèdent aussi une logique interne qui demande une analyse dans ses termes propres, comme une démonstration cohérente et qui vaut en tant que telle par l'éclat de la vision dont elle fait preuve et la minutieuse élaboration de sa synthèse. Toutes les pièces s'ajustent dès lors qu'on saisit cette logique.

J'irai encore plus loin en affirmant que la salutaire notion de contexte social nous a parfois éloignés de la logique des textes car, à les démanteler en éléments disparates faisant partie d'un cadre plus vaste, nous risquons d'oublier qu'ils possèdent également une cohérence quasi organique *à l'intérieur* de l'œuvre elle-même, comme si la couverture d'un livre assurait la même fonction que l'épiderme d'un être vivant. (Certes, nous devons nous efforcer de comprendre de l'extérieur l'écologie de toute créature, mais bien des morphologistes — de Goethe et Geoffroy Saint-Hilaire jusqu'à Owen et D'Arcy Thompson — ont eux aussi compris toute l'importance de l'analyse structurale interne.) Les grands systèmes de pensée ont une universalité — et une beauté — qui transcende le temps, et chercher à dégager les tenants et aboutissants psychosociologiques d'une œuvre ne doit pas nous faire perdre de vue sa cohérence interne.

Je ne vois pas pourquoi on nous accuserait d'une reconstruction à rebours sur le mode whig, sous le prétexte qu'on se sert des grandes argumentations du passé pour la gouverne de nos esprits modernes ; car les exemples de véritable clairvoyance sont rares, éloignés les uns des autres, et nous avons besoin de tous ceux que nous